

Servir le bon Maître

P. Florent URFELS

Écoutons d'abord l'évangile de ce dimanche dans la traduction liturgique.

Matthieu 6,24-34

En ce temps-là, Jésus disait à ses disciples :

« Nul ne peut servir deux maîtres :

ou bien il haïra l'un et aimera l'autre,

ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre.

Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent.

C'est pourquoi je vous dis :

Ne vous souciez pas, pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni, pour votre corps, de quoi vous le vêtirez. La vie ne vaut-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que les vêtements ?

Regardez les oiseaux du ciel : ils ne font ni semailles ni moisson, ils n'amassent pas dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Vous-mêmes, ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

Qui d'entre vous, en se faisant du souci, peut ajouter une coudée à la longueur de sa vie ? Et au sujet des vêtements, pourquoi se faire tant de souci ? Observez comment poussent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas. Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas habillé comme l'un d'entre eux. Si Dieu donne un tel vêtement à l'herbe des champs, qui est là aujourd'hui, et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien davantage pour vous, hommes de peu de foi ?

Ne vous faites donc pas tant de souci ; ne dites pas : 'Qu'allons-nous manger ?' ou bien : 'Qu'allons-nous boire ?' ou encore : 'Avec quoi nous habiller ?' Tout cela, les païens le recherchent. Mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin.

Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. Ne vous faites pas de souci pour demain : demain aura souci de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine. »

Il nous est bon d'entendre cet Évangile, qui invite à la dépossession et à la confiance en Dieu, alors que nous allons entrer en Carême. Le mot Carême, vous le savez, vient du latin « *quadragesima* » qui signifie « quarantième » ou « quarantaine ». C'est une période de

quarante jours qui précède la fête de Pâque. Plus précisément le Carême commence le mercredi des Cendres puis dure ensuite six semaines complètes. En tout cela fait $4+42=46$ jours, mais dont 40 seulement sont jeûnés puisque les dimanches de Carême on ne jeûne pas.

Cette symbolique de quarante jours est bien sûr tirée de la Bible. C'est une reprise des quarante années d'errance d'Israël au désert, après la libération d'Égypte et avant l'entrée dans la Terre Sainte. Également des quarante jours de tentation de Jésus au désert, après son baptême et avant le début de son ministère public. Dans les deux cas, Israël et Jésus approfondissent leur relation à Dieu en se détachant du soutien qu'offre normalement le monde pour ne s'attacher qu'à Dieu. C'est pourquoi cet Évangile de demain qui nous dit : « ne vous souciez pas de la nourriture et du vêtement, car Dieu prend soin de vous », est tout-à-fait dans la spiritualité du Carême.

Si l'on regarde de quel passage ce texte est tiré, on voit qu'il se situe au cœur d'un long enseignement de Jésus qui commence par les Béatitudes et s'achève par l'invitation à construire sa maison sur le roc et non sur le sable. Ce sont les ch. 5-7 de Matthieu, que l'on appelle souvent « Sermon sur la montagne » car au tout début il nous est dit : « Voyant les foules, Jésus gravit la montagne, et quand il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Et prenant la parole, il les enseignait. » L'évangéliste présente ici Jésus comme un nouveau Moïse, lui qui avait reçu sur la montagne les tables de la Loi qui formaient comme la Constitution du peuple de Dieu, la Loi fondamentale d'Israël. Le Sermon sur la Montagne est donc son équivalent pour le nouveau peuple de Dieu qu'est l'Église, c'est la loi nouvelle qui commande tous les rapports des chrétiens entre eux et des chrétiens avec Dieu. C'est donc un texte très important. Par contrecoup on voit que l'invitation de Jésus à ne pas se soucier des biens matériels est aussi très importante, ce n'est pas un petit conseil donné en passant mais un commandement constitutif de l'être chrétien.

*« Nul ne peut servir deux maîtres :
ou bien il haïra l'un et aimera l'autre,
ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre.
Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent. »*

Jésus commence par nous dire que nous ne pouvons pas servir deux maîtres à la fois, car on finira forcément par trahir l'un des deux au profit de l'autre. Ensuite il donne une précision concernant les deux maîtres potentiels auquel il pense : d'un côté Dieu, de l'autre l'Argent.

La première chose à remarquer c'est que Jésus tient pour une évidence que l'homme est forcément au service de quelque chose ou de quelqu'un. Voilà qui est très singulier, surtout pour notre mentalité post-soixante-huitarde où c'est la liberté et l'indépendance qui sont les valeurs suprêmes. Nous sommes tous un peu anarchistes : « ni Dieu ni Maître ! », en tout cas, d'une manière générale, nous n'aimons pas l'idée d'être serviteur d'un Maître. Éventuellement rendre des services à quelqu'un, ponctuellement et dans un contexte gratifiant qui valorise notre générosité. Mais être attaché de manière durable, pour ainsi dire ontologique, à un *κύριος* (c'est le mot grec qu'emploie Jésus et qui signifie « Maître » ou « Seigneur »), voilà qui ne nous plaît guère.

C'est peut-être le premier point sur lequel cet Évangile nous fait méditer. Quelle est la consistance de ce désir d'indépendance et de liberté qui travaille tellement notre culture ? Est-il réalisable jusqu'au bout, ce désir ? Et s'il ne l'est pas, où conduira-t-il l'homme qui essaie envers et contre tout de mettre toujours au premier plan sa propre aspiration à la liberté, sans tenir compte de celle des autres ?

Nous sommes renvoyés ici, je crois, à notre condition de créature. Aucun de nous ne dispose purement et simplement de son être parce qu'aucun de nous *n'est*, purement et simplement. Nous ne sommes que des créatures, c'est-à-dire que Dieu nous a tirés du néant et par conséquent le néant est un conditionnement nécessaire, intérieur à notre existence. Saint Augustin était très sensible à cet aspect de la création *ex nihilo*. Dire que Dieu a créé *ex nihilo* n'est pas seulement une manière de préciser l'acte créateur de Dieu, mais aussi affirmer quelque chose d'important sur ce que cet acte a produit, c'est-à-dire sur les créatures. C'est parce que nous avons été tirés du néant que nous sommes muables et donc que la possibilité d'un retour au néant est concevable, voire menaçante pour nous. Pour cette même raison, seule l'union à notre Créateur nous fera échapper à la mutabilité menaçante de la créature.

Il n'y a de bien entièrement immuable que Dieu seul dans son unité, sa vérité et sa béatitude, et quant à ses créatures elles sont bonnes parce qu'elles viennent de lui, mais muables, parce qu'elles ont été tirées, non de sa substance, mais du néant. Si donc aucune d'elles ne peut jamais être souverainement bonne, puisque Dieu est infiniment au-dessus, elles sont pourtant très bonnes, quoique muables, ces créatures choisies qui peuvent trouver la béatitude dans leur union avec le bien immuable, lequel est si essentiellement leur bien, que sans lui elles ne sauraient être que misérables. (*La Cité de Dieu*, XII, 1)

Autrement dit, l'homme a ontologiquement besoin d'un maître s'il ne veut pas vivre misérablement. Et d'un maître qui soit différent de lui, d'un maître dont l'homme puisse attendre le seul bien auquel il aspire réellement et qu'il ne saurait se donner à lui-même : non seulement vivre, mais vivre bien, vivre toujours. Autrement dit : la vie éternelle.

La question que l'homme doit se poser est donc la suivante : « Qui sera mon Maître ? » « Qui vais-je servir ? » Et non pas : « comment ne pas avoir de maître ? » parce que cette question est vouée à l'échec. Il est patent que ceux-là même qui ne veulent pas avoir de maître, ceux-là même qui veulent être dans l'indépendance totale finissent par être asservis à des maîtres parfois ridicules (le dernier iPhone...), parfois moins (une grande cause...), mais en tout cas terminent dans la servitude et non la liberté.

Il vaut la peine d'ailleurs de relever la différence en français entre ces deux mots de même racine : « servitude » et « service ». Il ne s'agit pas du tout de la même chose. La servitude correspond à l'esclavage et détruit la liberté, tandis que le service conduit la liberté à sa perfection. C'est Jésus lui-même qui est ici notre exemple, quand il dit : « le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir » (Mt 20,28). Le service est la condition propre au fils, à celui qui est libre, tandis que la servitude est la condition de l'esclave. Nous n'échappons pas à l'une ou l'autre de ces conditions : ou le service, ou la servitude. En grec, c'est le même verbe δουλεύειν qui est utilisé dans les deux cas – c'est ce verbe que l'on trouve en Mt 6,24 – mais il est important de voir qu'il n'a pas le même sens quand on sert Dieu ou quand on sert l'argent. Dans le premier cas c'est le service, dans le deuxième la servitude.

En hébreu on trouve le même phénomène : le nom *abodah* qui signifie « travail » peut être employé dans le cadre d'un travail servile mais tout aussi bien d'un travail libre. C'est pour cela que l'exode d'Israël hors d'Égypte correspond au passage d'une *abodah* à une autre *abodah*, de la servitude au service. Dans ce cas on peut même donner à « service » le contenu cultuel qu'on trouve en anglais dans ce même mot, puisque c'est ainsi que Dieu présente son geste libérateur à Moïse lors de la théophanie du buisson ardent : « quand tu auras fait sortir d'Égypte le peuple, vous servirez Dieu sur cette montagne », c'est-à-dire « vous me rendrez un culte sur cette montagne ». C'est bien le sens du Carême, d'ailleurs. Passer d'une *abodah* à l'autre, passer de la servitude au service, du culte des biens matériels au culte du Dieu vivant.

Donc voici l'arrière-plan de l'enseignement de Jésus : sachant que l'homme ne peut pas ne pas avoir de maître, lequel va-t-il choisir ?

Le premier avertissement de Jésus, c'est de quitter l'illusion que l'on puisse servir deux maîtres à la fois. Cela à l'air théoriquement évident, mais dans la vie concrète rien n'est plus facile que d'avoir une volonté partagée et de poursuivre deux projets antagonistes à la fois. Au fond, c'est tout le drame du péché ! Qu'est-ce que le péché, sinon s'écarter du service de Dieu pour chercher ailleurs d'autres joies, d'autres compensations, d'autres satisfactions ? Bien sûr,

on reste chrétien, on continue d'aller à la messe, de prier... mais on n'est pas tout entier donné à Dieu. Au lieu d'avoir « un cœur qui écoute » (1 R 3,9), comme le demande le jeune roi Salomon à Dieu, on a « un cœur double » (Ps 12,3), l'hébreu dit même littéralement « cœur et cœur », c'est-à-dire qu'on a deux cœurs, deux vies, deux projets... et qu'on finira coupé en deux par cette double vie.

Il y a là matière à un examen de conscience, pas quelques secondes où l'on se souvient machinalement des petits péchés de la journée, mais une longue prière où l'on demande à l'Esprit-Saint de nous éclairer sur notre cœur double. Qu'est-ce qui en moi fait obstacle au fait que je sois tout entier consacré à Dieu ? Quels sont les désirs ou les peurs qui désarticulent ma vie ? Si à la fin de cette retraite vous avez un peu progressé dans la connaissance de vous-mêmes à ce sujet, vous n'aurez certes pas perdu votre temps !

Je viens de dire que nous avons tous plus ou moins le cœur double, ou encore que nous essayons tous plus ou moins d'avoir deux maîtres en même temps : Dieu et ... autre chose. Or Jésus nous enseigne précisément que cela n'est pas possible. Qu'est-ce à dire ? Tout simplement que mener une double vie, c'est épuisant, et qu'à terme on finira toujours par choisir l'un des deux maîtres à l'exclusion de l'autre. C'est à la fois un encouragement et un avertissement.

Un encouragement car le maître que je finirai par choisir sera peut-être bien Dieu. Je le choisirai peut-être à l'occasion d'un événement marquant de ma vie : une épreuve très dure, ou au contraire un bonheur très grand, ou une grâce très visible. Peut-être aussi le choisirai-je pour ainsi dire par lassitude du péché. Au bout d'un moment, quand on tombe et retombe toujours dans les mêmes fautes et qu'on a le courage de ne pas se mentir ni de s'habituer à son péché, il peut arriver qu'on est tellement las de sa faiblesse qu'on finit par en sortir. Ce n'est pas spectaculaire mais ce n'est pas moins beau.

Mais la phrase de Jésus est aussi un avertissement. Car il est tout-à-fait possible que le maître auquel je me livre totalement soit, en définitive, autre que Dieu. Si par exemple je finis pas m'habituer à mon péché, que je n'en souffre plus tellement, que je me dise : « bah, aujourd'hui tout le monde fait cela, et puis tel prêtre, tel ami dit que ce n'est pas trop grave... » c'est alors qu'on est en danger de choisir, en fin de compte, le mauvais maître.

On pourrait dire que Jésus débusque ici une illusion spirituelle qui est celle de la médiocrité, du relativisme, du compromis, du « ni oui ni non ». On n'est pas totalement vendu au démon, mais on n'est pas non plus donné à Dieu, et on essaie de poursuivre son chemin cahin-caha. Et bien cette médiocrité peut durer un temps mais elle ne durera pas tout le temps.

Viendra un moment où je serai forcé de choisir nettement et de quitter le régime du compromis. Peut-être bien que cette illusion du compromis, au fond, remonte au péché originel. Vous savez que l'arbre de la tentation, dans le jardin d'Eden, porte un nom étrange : « l'arbre du connaître bon et mauvais ». Le mot hébreu pour « connaître » n'est pas ici celui de la connaissance abstraite, théorique, mais de la connaissance expérimentale, celle qu'apporte la mise en pratique. Par ailleurs Genèse 2 ne parle pas de la connaissance « du bien et du mal » mais « du bon et du mauvais », ce n'est pas de valeurs qu'il s'agit mais de quelque chose de beaucoup plus concret. Sans doute vaudrait-il mieux traduire par « l'arbre du bien faire et du mal faire », on comprendrait mieux ce que vise le texte biblique. Toujours est-il que la tentation de l'origine n'est pas purement et simplement de faire le mal, mais de faire le bien *et* le mal. Ce n'est pas immédiatement l'existence diabolique qui se présente comme une tentation – et d'ailleurs on ne voit pas bien comment cette existence pourrait être séduisante pour l'homme, cette existence diabolique qui ne fait que le mal et jamais le bien. Non, la tentation c'est de croire que l'expérience du bien est un peu courte pour l'homme, et que l'existence sera plus riche si on ajoute l'expérience du mal à celle du bien. Voilà l'origine du cœur double, l'illusion que le mal apporte un surcroît d'être, de vie et de bonheur, alors que même si telles sont les apparences, en définitive le mal ne peut qu'amoindrir la vie et le bonheur de l'homme.

Je viens de parler du diable parce que, derrière le Serpent de la Genèse, c'est bien le tentateur qui se profile pour faire chuter l'homme. « C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde. » (Sg 2,24) Cependant il est très frappant que le Maître que Jésus met en concurrence avec Dieu n'est justement pas le diable, mais une réalité en apparence bien moins dangereuse et en tout cas beaucoup plus visible : l'argent. Cela ne veut pas dire que Jésus ne croit pas au diable ni que le diable n'est pas agissant à travers la tentation des richesses, mais que c'est bel et bien l'argent, omniprésent dans notre société – et sans doute aussi dans la société où vivait Jésus – qui amène le plus souvent l'homme à s'écarter de Dieu.

La tradition spirituelle a tôt identifié trois lieux où se jouait concrètement la fidélité du chrétien à sa vocation : le sexe, le pouvoir, l'argent. C'est pour cela que ce que l'on nomme les « conseils évangéliques » portent sur ces trois lieux, qui correspondent aux vœux des religieux : continence, obéissance, pauvreté. Dans l'évangile de saint Matthieu, tout cela se trouve aux chapitres 19 et 20 : « il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels à cause du Royaume des Cieux » (19,12) ; « celui qui voudra devenir grand parmi vous sera votre serviteur » (20,26) ; « si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux

pauvres » (19,21). Pourtant, d'après Jésus, ce n'est ni le sexe ni le pouvoir qui sont le plus menaçant, mais l'argent.

On peut se demander pourquoi l'argent est si terrible que cela. Je vois plusieurs éléments de réponse, mais bien sûr sans prétention à l'exhaustivité.

Le premier repose sur le caractère *virtuel* de l'argent. En ce sens, être esclave de l'argent n'est pas exactement la même chose qu'être esclave des biens matériels. D'abord parce qu'avec l'argent on peut acheter autre chose que des objets, on peut acheter des biens culturels ou même spirituels. Mais surtout parce qu'en lui-même l'argent ne signifie aucun bien en particulier, ou il les signifie tous en même temps. Avec 100€, j'ai une sorte de première appropriation sur toutes les réalités que je peux me procurer avec cette somme, et elles sont en nombre quasi infini. Virtuellement, la somme modeste de 100€ fait de moi le propriétaire d'une infinité de choses, et donc cette somme modeste peut nourrir en moi un désir et aussi une frustration sans commune mesure avec la réalité. La dimension virtuelle de l'argent me transpose dans un monde lui aussi virtuel, sans limites bien tracées, un monde de rêves et d'envies, de convoitises et de frustration, qui par lui-même me met à l'écart de la Création. Dans le premier chapitre de la Genèse il y a le refrain que vous connaissez : à chaque nouveau jour on nous dit « Dieu vit que cela était bon ». Il y a une bonté dans la Création, dans les réalités qui fournissent à l'homme son cadre de vie. Certes, le péché originel a désorganisé et abîmé tout cela, mais pas complètement. Posséder un bien réel me met déjà dans un contact avec la bonté de la Création qui éventuellement pourra me conduire jusqu'à Dieu. Mais avec l'argent, qui n'appartient pas à la Création comme telle, rien de cela n'est possible. En ce sens, posséder une maison qui vaut 100.000 € et avoir 100.000 € sur son compte en banque, ce n'est pas la même chose. Si je possède une maison, il faut que je l'habite, que je l'entretienne, bref que je m'engage concrètement, avec mon corps et mon intelligence, dans la bonté de la Création. Si je possède 100.000 € sur son compte en banque, j'ai virtuellement la possession d'une maison mais en attendant cette somme ne me plonge pas dans la bonté de la Création.

Le deuxième élément que je vois dans l'argent, c'est qu'il change la *temporalité* humaine. Peut-être est là que réside sa puissance créative, qui n'est nullement illusoire (je prends ici l'adjectif « créatif » en un sens commun, pas théologique). Si j'ai un projet de création d'entreprise ou autre en tête, je puis aller voir un banquier et me faire prêter de l'argent pour le réaliser. De la sorte, l'argent anticipe le futur, il permet à l'homme de dominer le futur en rendant possibles des projets qui sans cela resteraient de l'ordre du rêve. On voit ici que par son aspect d'anticipation et de domination du futur, l'argent corrige en quelque sorte lui-même

son aspect de virtualité. Il permet de rendre réel des projets virtuels – pas par lui-même, mais par l’usage que l’homme en fera. Comme on dit, l’argent n’est pas fait pour dormir dans les banques mais il doit circuler pour jouer un rôle économique positif. Reste qu’au plan symbolique où je me situe, il n’est pas du tout neutre que l’argent permette à l’homme d’acquérir une telle domination sur le futur.

Je développe un peu ce point car il est assez subtil. Je viens de dire que l’argent permet à l’homme de dominer le futur et que ce n’est pas neutre spirituellement, c’est-à-dire que cela a une influence sur sa vie spirituelle. Mais d’un autre côté l’intelligence de l’homme et sa volonté, l’action de l’homme, tout simplement, lui donnent déjà une certaine domination sur le futur. Si je construis un pont au-dessus d’une rivière pour ne plus avoir à faire 10 km à pied tous les matins jusqu’à un guet, c’est bien une forme de domination du futur. Aujourd’hui je perds du temps à construire le pont, mais demain et tous les autres jours qui suivront je gagnerai deux heures par jour ! Et par ailleurs il est normal que l’homme agisse sur le monde, il est bon que l’homme agisse, Dieu en a voulu ainsi. On peut alors se poser la question : si, même dans une société sans argent, le simple fait d’agir exprime de la part de l’homme la volonté de dominer son futur, de rendre réel ce qui n’est encore que virtuel, en quoi l’intervention de l’argent changerait les choses ? Si de toute manière mon travail rendra réel un projet virtuel qui habite mon esprit, qu’est-ce que l’argent changera ?

La seule réponse plausible est que, en soi, une certaine domination du futur n’est pas mauvaise mais que la manière dont l’argent amplifie cette domination la rend dangereuse. Je dis bien dangereuse, même pas mauvaise en soi, mais dangereuse. C’était d’ailleurs un peu la même chose pour le caractère virtuel de l’argent. Les hommes n’ont pas attendu d’avoir de l’argent pour avoir des rêves, pour habiter un monde virtuel avant que de réintégrer le monde réel. Sans doute est-ce une caractéristique de l’esprit humain que d’avoir la possibilité de s’écarter, par l’imagination, d’un réel trop immédiat. L’imagination permet de s’écarter du réel mais, comme le remarque Heidegger, s’éloigner c’est s’approcher, de sorte que l’imagination est aussi une faculté apte à dévoiler des strates inaperçues du réel. L’imagination n’est certainement pas mauvaise en soi, au contraire, même si l’on peut s’y perdre. De même le caractère virtuel de l’argent n’est pas non plus mauvais en soi, mais il amplifie dangereusement un élément présent de toute façon dans l’homme, et c’est cette amplification qui doit nous alerter – je note au passage qu’aujourd’hui Internet me paraît encore plus dangereux que l’argent dans ce domaine. Pareillement l’argent n’est pas ce qui crée en

l'homme la capacité à dominer le futur mais elle amplifie dangereusement cette capacité et nous met ainsi dans une situation de vulnérabilité spirituelle.

C'est bien ce que dit Jésus à la fin de l'Évangile de ce dimanche : « *Ne vous faites pas de souci pour demain : demain aura souci de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine.* » Cet avertissement, comme souvent dans les Évangiles, ne peut pas être pris au pied de la lettre. Si j'ai un examen demain, il faut bien que je révise aujourd'hui pour réussir mon examen demain. Prenant de manière littéraliste l'avertissement de Jésus, l'homme pourrait déchoir de sa condition humaine et tomber dans une condition animale, car de fait l'animal n'a pas la capacité de se projeter dans le lendemain, son existence est rivée à l'instant présent. Certainement Jésus ne veut pas que l'homme déchoie de la condition humaine mais il nous met en garde contre un excès : celui de la prévision, de l'angoisse pour le lendemain, qui nous fait chercher dans l'argent une assurance contre l'imprévu qui risque de nous arriver. C'est peut-être cela qui est dangereux au plan spirituel : la peur de l'imprévu. Car si parfois l'imprévu est synonyme de malheur, il peut aussi constituer un bonheur. L'imprévu qui m'arrivera demain, cela peut être la rencontre du Dieu vivant. Si je me carapace aujourd'hui contre toute forme d'imprévu, notamment grâce à la puissance de l'argent, je risque de me dérober à cette rencontre. « À chaque jour suffit sa peine. »

Un troisième élément qui explique pourquoi Jésus nous met en garde contre l'argent, davantage que contre le sexe ou le pouvoir, découle de son *universalité*. Personne ne peut se passer de l'argent ! Nous avons tous quelques pièces de monnaie dans notre poche, quelques billets dans notre portefeuille. Même les religieux, même les moines doivent composer avec l'argent. Il est d'ailleurs intéressant de voir que de grands ordres religieux ont été perdus par l'abondance d'argent bien davantage que par des dérives sur les vœux de continence ou d'obéissance. Songeons aussi à tous ces débats qui ont agité l'ordre franciscain après la mort de saint François, pour savoir jusqu'à quel point ils pouvaient pactiser avec l'argent. Je dis : « jusqu'à quel point » parce que, de fait, on est obligé de pactiser. Un religieux peut vivre la continence parfaite et en ce sens il ne pactise pas avec le sexe. Mais avec l'argent, il est obligé de pactiser.

On voit ici que la critique de l'argent est bien délicate à mener, un peu comme la critique du progrès ou de la science ou de la technique. Quand nous autres chrétiens sommes témoins de dérives graves en ce domaine, par exemple quand des scientifiques mettent de l'ADN humain dans des cellules de porc, nous nous indignons et nous nous envoyons... des SMS ou des mails ou des tweets ! Autrement dit nous utilisons la technique pour critiquer la

technique, ce qui affaiblit beaucoup notre critique. En général, la riposte que nous nous attirons est la suivante : le progrès ou la technique ou la science ne sont pas mauvais en soi mais il faut être attentif à l'usage qu'on en fait. La technique n'est qu'un outil, nous dira-t-on, et de même qu'on peut assassiner un homme avec un marteau on peut aussi utiliser un marteau pour lui construire une maison. Mais dans ce cas comment comprendre que les limites éthiques que l'on pose face au développement de la technique sautent les unes après les autres ? Comment expliquer que tout ce qui est *faisable* techniquement finira par s'imposer d'abord comme un *fait*, puis comme *ce qui doit être fait* ? Un marteau en face de moi est une arme potentielle mais dans l'immense majorité des cas jamais je ne l'utiliserai pour tuer quelqu'un. Alors que la technique, non pas dans la majorité des cas mais dans tous les cas, finit s'imposer à l'homme et imposer à l'homme l'usage qu'il en fera. Comment comprendre cela ?

C'est à ce point que la critique qu'Heidegger fait de la technique peut être très précieuse. Il montre combien la réponse habituelle est fallacieuse parce que la technique n'est pas comme un outil neutre posé devant un sujet humain impartial et toujours égal à lui-même. Au contraire, l'esprit humain est *intérieurement transformé* par son activité technique, à tel point qu'on pourrait soutenir que l'essence de l'homme a été modifiée historiquement par la technique. Aujourd'hui, nous ne pouvons pas faire comme si la manière mathématique de décrire le monde n'existait pas, nous ne pouvons pas faire comme si cette manière mathématique de penser n'avait pas imprimé sa marque sur l'esprit humain. Et donc il est trop court de dire : « la technique n'est ni bonne ni mauvaise, seul son usage par l'homme peut être bon ou mauvais ». Car la technique, avant même que d'être utilisée par l'homme, change quelque chose de l'homme. Pas immédiatement dans le domaine moral, mais dans le domaine symbolique ou, dirait Heidegger, dans le domaine ontologique. Notre manière de nous rapporter à l'être a été changée par la science, on n'y peut rien. De sorte que la critique de la technique doit être très très radicale, beaucoup plus radicale que ce qu'on pense habituellement.

Heidegger revient à de nombreuses reprises sur cette question car, à ses yeux, la science et la technique sont l'achèvement de la métaphysique comme oubli de l'être, ce qui est au cœur de sa philosophie. Mais il y a au moins un texte que vous devriez tous lire, qui n'est pas très facile mais qui est très profond : c'est une longue conférence de 1949, publiée en 1954 en français, et qui s'intitule « La question de la technique ». Vers la fin on trouve un passage prodigieux où Heidegger nous explique en quelque sorte pourquoi le développement de la technique chasse peu à peu Dieu de l'horizon de la pensée des hommes. Ce n'est nullement un

hasard, parce que la technique modifie notre raison d'une manière telle que l'idée de Dieu ne peut qu'il lui paraître de plus en plus intelligible.

De quelque manière que le destin du dévoilement exerce sa puissance, la non-occultation [qui pour Heidegger est l'essence du dévoilement opéré par la technique] dans laquelle se montre chaque fois ce qui est, recèle le danger que l'homme se trompe au sujet du non-caché et qu'il l'interprète mal. Ainsi, là où toute chose présente apparaît dans la lumière de la connexion cause-effet, Dieu lui-même peut perdre, dans la représentation (que nous nous faisons de lui), tout ce qu'il a de saint et de sublime, tout ce que son éloignement a de mystérieux. Dieu, vu à la lumière de la causalité, peut tomber au rang d'une cause, de la *causa efficiens*. Alors, et même à l'intérieur de la théologie, il devient le Dieu des philosophes, à savoir de ceux qui déterminent le non-caché et le caché suivant la causalité du « faire », sans jamais considérer l'origine essentielle de cette causalité. (*La question de la technique*, p. 35)

Avec l'argent, disais-je, c'est un peu pareil. On est tenté de dire : « l'argent n'est ni bon ni mauvais, seul son usage par l'homme peut être bon ou mauvais ». Exactement comme pour la technique dont on prétend qu'il ne s'agit que d'un outil, il semble plausible et raisonnable d'affirmer que l'argent n'est qu'un outil. Mais Jésus nous révèle que cela n'est pas vrai. Il nous le révèle, parce que ce n'est pas évident, parce que l'argent a l'air beaucoup plus inoffensif qu'il n'est en réalité. L'argent change l'esprit de l'homme, peut-être pas au niveau immédiatement moral mais au niveau symbolique ou ontologique, on n'y peut rien... Paraphrasant Heidegger, « là où toute chose présente apparaît dans la lumière de l'argent, Dieu lui-même peut perdre, dans la représentation (que nous nous faisons de lui), tout ce qu'il a de saint et de sublime, tout ce que son éloignement a de mystérieux ».

S'il nous fallait une motivation supplémentaire pour prendre au sérieux ce que dit Jésus, le mot qu'il emploie pour signifier « argent » nous le fournirait : non pas le terme grec ἀργύριον mais le mot araméen *μαμωνᾶς*, « Mammon ». On ne le trouve pas dans la Bible hébraïque, il doit donc être de création assez récente à l'époque de Jésus. Toujours est-il qu'il est construit sur la racine 'mn, qui a donné *amen* mais aussi le mot hébreu 'emunah qui signifie « foi », « confiance ». Rappelons que la foi biblique ne désigne pas d'abord une attitude de la conscience vis-à-vis de contenus de pensée dont elle serait incertaine mais qu'elle croit malgré tout véridiques. La foi est une grandeur relationnelle, elle qualifie la confiance qu'un homme a envers quelqu'un d'autre, ce qui lui permet de s'appuyer sur lui comme on s'appuie sur un rocher pour ne pas tomber. Avoir foi en Dieu, c'est donc s'appuyer sur Lui dans la vie la plus quotidienne, pas simplement croire que Dieu existe alors qu'on n'en a pas de preuves manifestes. Mammon, ce n'est donc pas l'argent dans sa neutralité objective mais l'argent auquel on dit *amen* comme on ne devrait dire *amen* qu'à Dieu seul – comme nous disons amen

lorsqu'à la messe le prêtre présente l'hostie en disant : « le corps du Christ » – l'argent sur lequel on s'appuie, en lequel on met sa foi. Quand Jésus oppose aussi nettement Dieu et Mammon, il est vraiment original dans la tradition juive. Par exemple l'interprétation rabbinique courante du commandement deutéronomique : « tu aimeras Dieu avec toute ta force » (Dt 6,5) est : « tu aimeras Dieu avec tout ton *mammon* », c'est-à-dire avec toutes tes richesses. Donc, s'il le faut, tu aimeras Dieu en donnant une part importante de ton argent pour des œuvres pieuses, comme la construction d'une synagogue ou le financement d'une école talmudique. Mais l'idée ici est qu'on renonce à quelque chose de positif (*mammon*) pour quelque chose d'encore meilleur (Dieu). Jamais dans les écrits rabbiniques le Mammon n'a une connotation négative. Dire « Dieu ou Mammon », c'est vraiment très propre à Jésus.

Dans la suite de l'Évangile, Jésus développe ce qu'il vient d'énoncer de manière lapidaire : « vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ». Il est possible que ces *logia* aient été prononcés en d'autres occasions et que Matthieu les ait rassemblés ici à cause de leur commune thématique et aussi de mots identiques, comme le verbe traduit ici par « se soucier ». « *Ne vous souciez pas de ce que vous mangerez...* » En grec c'est μεριμνάω, que l'on retrouve six fois dans les versets 25-34 ! C'est vraiment la constante de ce passage, et Jésus nous donne ainsi un critère pour voir si oui ou non nous sommes les esclaves de Mammon. Si nous nous soucions de l'argent, de la nourriture, du vêtement, de notre iPhone, etc., alors ce n'est pas très bon signe et il y a peut-être bien quelque chose à convertir en nous. Notons cependant que les traductions proposées sont un peu affaiblissantes car le souci est une grandeur surtout psychologique. Les exemples que donnent Jésus montre qu'il vise aussi l'idée d'accomplir un projet en vue d'aboutir à un résultat. C'est rassurant au plan psychologique, il me semble. Si je suis pauvre, je puis me faire du souci pour ma famille en me demandant : « trouverais-je à manger pour mes enfants en fin de semaine », mais ce n'est pas ce souci-là que vise Jésus. Le souci qu'il vise, c'est un souci qui met en route un projet défini afin de se procurer de l'argent. Et, bien entendu, un souci excessif.

« *Ne vous souciez pas, pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni, pour votre corps, de quoi vous le vêtirez. La vie ne vaut-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que les vêtements ?* » En fait le mot traduit par « vie » est ψυχή, « âme ». La traduction de ψυχή par « vie » n'est pas fautive mais elle fait perdre la richesse du binôme σῶμα / ψυχή, « corps / âme ». C'est l'homme tout entier qui est visé par Jésus à travers ces deux composantes, donc son avertissement vaut pour tout ce que l'homme peut être amené à acheter, pas simplement des biens matériels comme la nourriture et le vêtement. C'est ce qu'on appelle un mérisme en

rhétorique : on désigne une totalité par des éléments extrêmes (par exemple « le ciel et la terre » signifient « toute la création »).

Jésus illustre son enseignement par le recours au monde naturel, des animaux et des plantes. Il parle des oiseaux en rapport avec la nourriture : « *ils ne font ni semailles ni moisson, ils n'amassent pas dans des greniers* » et des lys en rapport avec le vêtement : « *ils ne filent pas* », reprenant ainsi le mérisme du début. Notons que les travaux des oiseaux sont typiquement masculins, alors que les travaux des lys sont typiquement féminins. Nous avons là un nouveau mérisme qui prolonge le premier et fait comprendre que c'est toute l'activité humaine, des hommes et des femmes mais aussi de toute la société sous tous ses aspects qui est visée par Jésus. Un homme individuel peut se corrompre par son souci excessif de l'argent, mais également une société tout entière.

La fin de l'Évangile est comme un résumé de tout l'enseignement de Jésus à propos de l'argent : « *demain aura souci de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine.* » Il y a dans cette phrase le secret de la paix intérieure, qui est un fruit de la foi en Dieu le Père. Ce n'est pas un hasard si l'expression « votre Père céleste », ὁ πατήρ ὑμῶν ὁ οὐράνιος, revient deux fois dans ce passage. Le chrétien doit avoir vis-à-vis de Dieu la totale confiance qu'un petit enfant a vis-à-vis de son père charnel. Et même une confiance plus grande encore ! Une confiance qui ne se situe pas à un niveau proprement psychologique, même si elle peut avoir aussi des effets dans ce que l'homme ressent. Comme toujours dans l'Évangile, c'est l'action et non le ressenti qui est le lieu décisif en l'homme. Avoir confiance en Dieu comme en un Père, c'est agir conformément à la parole de Dieu, même si toutes les apparences me disent qu'en faisant ainsi je cours le risque de perdre des biens terrestres infiniment précieux.

On peut rapprocher cette conclusion de la demande du Notre-Père : « donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour » (Mt 6,11), qui a été transmis par Jésus à ses disciples un peu plus haut dans l'Évangile. Vous savez sûrement que le grec est assez problématique : « τὸν ἄρτον ἡμῶν τὸν ἐπιούσιον δὸς ἡμῖν σήμερον » parce qu'on y rencontre un adjectif : ἐπιούσιος, qui n'existe pas ailleurs et qu'on ne sait pas comment traduire. Deux étymologies sont possibles : ἐπι-ούσιος à partir du verbe εἶμι = « venir », ou alors ἐπι-ούσιος à partir de εἶμι = « être ». Donc il s'agirait du pain « qui sur-vient » ou du pain qui « sur-existe ». Jérôme a choisi le deuxième sens dans la Vulgate : *supersubstantialis*. Le pain qu'on demande à Dieu dans la prière du Notre-Père n'est donc pas un pain ordinaire, mais un pain qui dépasse l'ordre normal des réalités, un pain « au-delà de l'essence », pour paraphraser Platon. Dans la Tradition on trouve en gros deux manières d'interpréter ce pain supersubstantiel : 1/ la Parole de Dieu,

notamment la médiation des Saintes Écritures, qui est la véritable nourriture de l'homme ; 2/ l'Eucharistie. Mais il y a aussi des Pères qui gardent au pain du Notre-Père la signification d'un pain ordinaire. Ce qui est étonnant alors, c'est qu'ils inversent la demande que nous ferions spontanément pour lui donner un tour ascétique. Non pas : « donne-nous assez à manger » mais « donne-nous de nous satisfaire d'un peu de pain, donne-nous de nous satisfaire d'une nourriture qui entretient le corps mais sans nous détourner de la recherche des biens spirituels ». Écoutons par exemple Tertullien (*De Oratione*, VI) qui combine les trois interprétations :

« DONNEZ-NOUS NOTRE PAIN DE CHAQUE JOUR ! » Car notre pain, c'est Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est notre vie, et que notre vie, c'est le pain. « Je suis le pain de vie » (Jn 6,48), a-t-il dit lui-même. Et un peu plus haut : « Le Verbe du Dieu vivant est le pain descendu des cieux. » D'ailleurs son corps est représenté par le pain : « Ceci est mon corps. » Ainsi donc, en demandant notre pain de chaque jour, nous demandons à vivre perpétuellement en Jésus-Christ et à nous identifier avec son corps. Mais l'interprétation littérale, d'ailleurs parfaitement d'accord avec la discipline, est aussi admissible ; elle nous ordonne de demander du pain, la seule chose qui soit nécessaire aux fidèles. « Aux païens de s'occuper de tout le reste ! » (Mt 6,32) C'est ce que le Seigneur nous inculque par ses exemples, ce qu'il nous retrace par ses paraboles, quand il dit : « Un père ôte-t-il le pain à ses enfants pour le donner aux chiens ? » (Mt 15,26) Et encore : « Si un fils demande du pain à son père, celui-ci lui donnera-t-il une pierre ? » (Mt 7,9) Il montre par-là ce que les enfants ont droit d'attendre de leur père. Il y a mieux : n'est-ce pas encore du pain que demandait cet homme qui dans l'Évangile vient frapper la nuit à la porte ? C'est à bon droit qu'il ajouta : « Donnez-nous aujourd'hui » parce qu'il avait dit auparavant : « Ne vous inquiétez pas pour le lendemain. » (Mt 6,34)

Ces trois interprétations du pain du *Pater* conviennent tout-à-fait au Carême : fréquenter plus assidûment la Parole de Dieu, aller plus souvent à la messe (pourquoi pas en semaine ?) et faire un effort d'ascèse sur la nourriture... Voilà qui devrait nous aider à (re)choisir, toujours davantage, de servir le Bon Maître.